

Latinité et Espace Atlantique

TEXTOS DE REFERÊNCIA

Latinité et Espace Atlantique

Candido Mendes



Academia
da Latinidade

Rio de Janeiro, 2002

© Candido Mendes

Publicado por

Educam — *Editora Universitária Candido Mendes*

Rua 1º de Março, 101, Sala 26, Centro

Cep 20010-010 — Rio de Janeiro — RJ — Brasil

cmendes@candidomendes.edu.br

Coordenação Editorial

Hamilton Magalhães Neto

Revisão

Annie Davée

Capa

Paulo Verardo

Editoração Eletrônica

Textos & Formas Ltda.

(21) 2516-7997

Au-delà de l'Amphithéâtre Méditerranée

L'Atlantique se superpose à la constitution de toute idée géopolitique, dans sa quête du sens historique de l'irradiation portugaise, pour se transformer en un mega-imaginaire. Il est plus que fondateur, pour être descendu, au-delà de toute autre idée matrice, jusqu'à la configuration de l'espace du sens, de l'horizon et des finitudes maîtrisables du peuple le plus mordu par l'expansionnisme de son "que faire", au sein du propre extrême européen. Et ce, dans la poussée vers la démesure de ce monde, qui se prêtait à la reprise de l'humanisme des hommes et à l'affirmation prométhéenne et contrôlée de sa témérité.

Nous sommes notre latinité, l'Occident méridional déserté par le théâtre méditerranéen, les fatales convergences de superpositions de civilisations, les terrains héroïques, la sève et la replantation d'un univers que les voies de la conquête ont déjà trop parcouru; par son *hubris* ou sa *nemesis*; et toutes les vignettes de sa surscription historique. Nous largons nos amarres, dans ce monde quasi-linéaire, qui commence par la Rose des Vents du Cap de São Vicente. Et là, nous nous abandonnons davantage au dessein du projet, libéré de son ancrage, et esquissons la mondialisation imaginée, à partir de la fin du monde, en cet endroit de *finis terrae*.

La saga lusitaine est le muscle initial de la conquête et du commerce des âmes, qui s'étend jusqu'à la veine classique de la pérégrination. Le précurseur Pedro da Covilhã se met en route, et va la chercher à travers l'Ethiopie et les Arabies, otage de l'imaginaire du Prêtre João, tentant par la terre et sur le chemin qui contrarie la nature de son avenir, de revenir à la solidité du Comté Portugais, dans le but de retrouver vaguement "chrétiens et épices". Covilhã n'est pas rentré. Et c'est ce parcours certain, qui s'est déroulé sur la côte de l'Atlantique au XV^{ème} siècle, ayant la témérité pour mesure, et se détachant de la chute de Constantinople, qui est celui de ce sondage. Des Açores ou de l'île de Madère, des Canaries, de la marge béante du Maroc et de Ceuta, marque interne du défi et de la victoire d'un Portugal terrien ouvert à la première grande incursion vers l'Afrique.

Safi demeure l'amarre de l'histoire maure, la marque du monde arabe, où commence à s'effiler la Méditerranée. La conquête hésite encore entre le Fort, écho du bastion et de la croisade et le patron, première borne géodésique de l'imaginaire en direction de la route ouverte et la mer-océan, l'atlantique empire.

São Jorge da Mina imprègne encore la convoitise de la terre, dans l'évidence de cette proie, entre toutes. C'est l'entrepôt de l'écoulement de l'or, l'étroite langue dérobée au royaume de l'offrande *ebó*, réservoir de ce que l'on extrait, qui ne demande ni l'implantation ni la cartographie du pouvoir. Le Bojador est là, barrière du premier horizon, obstination et lutte, plus jamais, et saga de vieux mythe grec, son Hercule, Diogo Cão.

Puis, c'est cet océan qui se déverse à plomb, quitte le Congo et, à partir de la Guinée, descend jusqu'au versant du gouffre des monstres et de l'appel. Il se repose encore au Cap Vert, mais la côte est toute désolée, à la limite entre le Bojador vaincu et la ténacité visant le Cap final. Plus de colonisation méditerranéenne sur l'immense et aride littoral, mais son dépassement, pour ainsi dire. Avide. Le promontoire décisif n'est que prouesse itinérante, car c'est vers les Indes que le peuple lusitain se dirige, après avoir passé par la fausse Bahia, l'Anse du Saldanha, Sofala, Quelimane, Moçambique, Melinde, points de ravitaillement en eau, une fois l'Atlantique dépassé, la geste fondue, dans le réemboîtement de la *finis terrae*.

Le Finistère Atlantique

Selon cette perspective, le Brésil surgit presque à contre-courant, un destin qui est, en fin de compte, terrien dans son aboutissement, qui va à l'océan, route des prodiges et non amarre d'un nouvel espace historique. Les deux pointes de l'Afrique vides, l'occupation longue et presque dissimulée, enfin, de la terre de Santa Cruz, considérée le relais des bateaux venant d'Asie, presque une escale, une grâce logistique accordée auhaussement historique du Portugal, dans le bottelage des terres des confins, leurs trésors, leurs marchandises mal échangées.

L'épique demeure uniquement dans l'évènement de l'assaut. Celui de Bartolomeu Dias, surtout, qui a eu raison de la route impossible. Conquêtes assurées, le sextant toujours pointé vers les extrêmes oscillants, contrôlant les pla-

ges de Gama et ce peuple de “vagabonds de la mer”, sans plus d’échanges. Davantage prise de possession que conquête, aux ultimes paliers de ce bout de la terre. De Calicute à Goa, à Macau, au Japon.

L’Atlantique n’est pas la *chasse gardée* par le Traité de Tordesilhas dans l’impossibilité même qui a assuré la sentinelle du Cap Vert. Caprice de l’incursion, qui laisserait le Brésil sur le chemin de l’Afrique, ou dans l’abandon au nœud que Vasco da Gama a appris à Pedro Álvares Cabral, une fois dépassée la poulie des alisés et à l’aide de cet intarissable vent de poupe, l’océan.

La Contre-Colonisation des Alisées

C’est donc ce Sud-Atlantique, vide, dans la course vers l’autre côté qui, malgré le caprice des vents et le tourbillon sur le Cap Vert, brise toute triangulation entre Lisbonne, Angola et le Brésil. Et même plus, il brise la côte brésilienne et fait de l’état du Maranhão l’expression politique du territoire isolé par les vents, notre bosse sur la Guinée, malgré l’immense masse continentale.

L’océan ne se rend pas. Il se répand, se communique, se partage, en plages exclusives. Ce n’est pas seulement la dispersion de la flotte, après le désastre de 1640, qui fait la Hollande venir s’incruster en Afrique et au Brésil, dans la direction des vents et des routes secrètes entre l’Angola et notre littoral, au-dessous du Cap de São Roque.

Un Brésil qui, alors, est déjà celui des sucres, et qui a besoin des cafés. Ce sont deux millions et demi de personnes qui migrent de Luanda à Salvador et à Rio, durant tout le

courant du XVII^e siècle, échangées contre trois cents mille barriques d'alcool de canne. Le dessin de la parfaite complémentarité coloniale, senti par l'admirable géopolitique de Antônio Vieira, lorsqu'il trace à l'intention de son roi l'horizon du Portugal libéré de la couronne hispanique, dont la pauvreté lui ouvrirait davantage la *realpolitik* du jésuite, après avoir mis pied à terre afin d'ordonner en son temps la logistique du V^e Empire.

Tout d'abord, que l'on donne, et pour toujours, Recife aux hollandais. En échange de quoi Angola revient à la couronne; et que l'on discipline, à jamais, le lien systémique basé sur la témérité, et l'excès d'épique, du traitement des épices, ou de la *Lusitania Irridenta* parmi ses samorins, face aux Compagnies des Indes Orientales et Occidentales.

L'Empire-Océan

L'échec de la première géopolitique et du partenariat hollando-portugais de l'Atlantique Sud ne ferait qu'exagérer davantage la répétition historique, en notre domaine américain, du dessin frustré de l'Empire-Océan. Le *rationale* impératif lui resterait, la soustraction à la terre de la vignette et des timbres, de la Lettre de Tordesilhas. C'est donc un Brésil insulaire, celui des côtes en rosaire, qui reproduit sur notre terre-océan la conquête des confins sur l'occupation de la côte, abandonnée, depuis São Jorge da Mina, au labour des quatre cents. Ainsi fut construit le Fort du Prince de la Beira, aux pieds des Andes, avec ses meurtrières, sa tour et le recoquillement de son architecture, posé là pour que personne n'y arrive ou n'en revienne jamais.

Pierre vierge, modèle presque, sentinelle du rien, signal de ce qui demain sera la clameur de la signature d'un *uti possidetis*. C'est la terre-océan qui cette fois-ci ne se plie pas, comme l'a fait Bartolomeu Dias au cours des Tourmentes. Le Fort du Sacramento ne s'achève pas, il change de drapeau et de troupe, il se démonte et se refait. La terre-océan n'engloutit pas, finalement, le Rio da Prata. Et l'Uruguay naît de la stratégie mineure de l'État-nation indépendant, survalorisant le conflit entre égaux, rendant extrême la souveraineté *buffer*, *avant la lettre*, et concédant presque la perte de l'embouchure de l'Amazone austral.

Cette terre-océan ne possède pas de courants qui la parcourent, la centrent, ouvrent les veines d'une occupation, ou qui laissent à nos entrées la providence de la pénétration. Elle ne suit pas la trame arborescente du Mississipi et de la conquête, dans l'automatisme de la plaine du *hinterland* de l'Amérique du Nord.

Nos fleuves parviennent, vite, à leur embouchure. Centrifuge, la nation du plateau sans vents, presque lunaire dans son immutabilité, extension démunie de drame, ou de *pathos*, comme les accalmies de la terre. Une occupation toute tournée, au début, vers la côte, jusqu'à ce que le rêve des mines, avec plus de deux siècles de retard, ne trouve les entrailles de la terre-océan, vienne y jeter l'ancre, construire la première ville à son image, tout d'abord conçue selon son onirisme, comme l'est Ouro Preto. Et c'est la violence soudaine de la torsion de la volute des points de ravitaillement en eau, des hangars, au-dessus de tours arides, des portiques sortant du sol de mer ouverte, d'où émergeaient les îles de Bahia de Tous les Saints, ou de Rio, ou encore du banc de corails de Recife.

Entrailles de cette terre, faisant de la première administration royale le conduit de l'écoulement des Minas Gerais. Vents contre-alizés, ultime ancrage, où chaque siècle vient réimplanter le centre du pays et où ont été cousues ses trappes, ainsi que ses brèves déchéances, par les cycles du bétail et de l'élevage de misère, égaux à sa ténacité et à la migration des bancs de poissons de la terre.

L'Axe Rio–Luanda

Luanda et Rio sont les premières métropoles de cette subjectivité de l'union, de l'usage imposé à l'imaginaire et aux deux endocycles d'une organisation sociale. Celui du trafic d'esclaves, comme organisation des populations autochtones poussées par la mer-marché, et celui des fermes et de leur système, tout aussi éloigné de la *plantation* que matrice d'une économie de la concession. De l'affublement du symbolique sur le productif, jusqu'à la subjectivité collective, au sein de la nouvelle convention entre le dehors et le dedans, réfractable dans la même polarité, celle de l'asservi aussi bien que celle de l'asservisseur, aux clivages despotiques des royaumes d'Afrique, dans l'imminence du revers de son jeu d'ombres et de sang.

La langue se perd dans un corps fait tout entier de pénétration, elle force et n'y arrive pas, ni ne s'y installe. C'est une terre d'arrêt et de retour, telle un fort, de mots de passe et d'appels, de *drillings* défensifs, comme les dissimulations de la mi-langueur, qui sait et se signe avant de parler. Démunie de places, elle s'égare dans les *casbahs* de chaque fourmilière familiale, se dérobe et surveille à la fois, n'a besoin

que de la force instrumentale, de l'échange et de son symbole, pour communiquer. Sans discours, ni réciprocité des regards, furtive, certes, derrière les paravents et les observatoires du regard unilatéral.

Ce n'est la langue-terre de rien, mais l'aboutissement des chemins piégés, porteurs d'une presque-mémoire et de la précaire accommodation d'un pays qui migre sans toutefois s'éparpiller. L'Atlantique ne nous a imposé aucune tenaille qui aurait fait que la reconnaissance eut lieu au-delà des routes. Des chemins de retour, misérables, nous en avons eu dans la diaspora de l'esclavage non avoué, mais doté de la ténacité de son propre imaginaire. Ils ont tous été vains, les points de fugue sur les points de retour de la barque *Aliança*, sans le temps de revenir, sécheresse de la mémoire, plus que des brises de l'océan. Retrouvailles trompeuses, compensation presque caricaturale d'ethnies que celle des brésiliens, plutôt luxe de représentation que possession de son "nous".

Le Golfe Sibérien et les Guettos de Retour

Cependant, une fois revenus au Golfe, au Nigeria, et au futur Brazilian Quarter, ou au Ghana, ou Togo, ou Bénin, les revenants constituaient une nouvelle classe à part: ils étaient riches, la couche sociale nettement dominante, en rien assimilée, durant le colonialisme franco-brésilien de la première moitié du XXème siècle.

Ils n'ont pas participé aux premiers sentiments d'indépendance, lors du second après-guerre, malgré le fait que Sylvanus Olympio, fondateur du Togo, fût le petit-fils d'an-

ciens esclaves brésiliens. Nous avons toujours résisté à discuter toute cette série historique d'acculturations et, à de courts intervalles, le sentiment — pour la grande majorité des esclaves urbains et surtout dans la métropole impériale de Rio de Janeiro —, consistait à maintenir une apparence de familiarité qui n'estompait pas les origines et qui fertilisait nettement une culture. Au retour, le nodule des réembarqués pouvait, à nouveau en Afrique, aller jusqu'à préférer le ghetto, instinctif. Surtout quand ils choisissaient la réinsertion radicale, rurale, du *settler*.

A une centaine de kilomètres de Kumasi, sur la terre Ashanti, au Ghana, la communauté brésilienne débarquée est encore identifiée par les mots portugais qui se répétaient le plus dans sa vie quotidienne, les *tabôes*, ou, ainsi que le répétaient les anglophones tout autour: la communauté OK.

Ni même dans cet Atlantique nous ne pouvions faire confiance aux tourbillons des courants ou des alisés, comme s'ils représentaient la promesse de retrouver le fond abyssal d'ethnies. Rhétorique des ressemblances, perte de tout point omega d'un regarder ou d'une parousia.

Après l'Esclavage, l'Imaginaire des Distances

Nous refaisons surface dans le pays de l'abolition, où une fois encore l'être libre s'accommode à un "faire semblant", ou même au déguisement des nobles, de leur regard ou geste maniéré vis-à-vis de l'argent; au Prince "Obá", son droit aux artifices, au luxe de sa parure, qui précède la maison, le salaire, ou la nourriture.

Mulâtre, surtout, le Brésil qui s'anticipait à la chute intestine de la barrière de l'esclavage et qui assumait, tout seul, un imaginaire de distances et d'appartenances capables de renforcer l'abstraction de ce peuple dont on se souvient mais qui reste introuvable; qui, épaté, assistait à la République; qui s'approchait du mélange anonyme de la population, recouvrant l'immensité nationale, sans se reconnaître ni se contempler.

Terre-océan toujours en lune de miel avec le contexte ondulant; l'entrée par-dessus l'entrée; les tissus urbains chutant et se redressant; le retour encore au Brésil insulaire, amarré à l'axe Rio-São Paulo; le cumul du dernier cycle migratoire et du commerce de l'industrialisation; la création d'un centre, par hyperpolarité; les déserts internes dans l'acceptation des intérieurs du châtiment et du reflux incessant vers la côte.

Celui du début du développement, c'est déjà le Brésil brisé. Celui qui fait gonfler l'axe Centre-Sud, qui fixe à ses extrêmes les nouvelles capitaineries héréditaires et fait de la planification la réserve de cette surpolarisation. Et davantage, même: c'est d'une ligne presque géodésique qu'il découpe le Nord-Est sur le "polygone de la sécheresse", cette terre de rejet, des contre-alisés du sol de l'Atlantique. Un *agreste* de dépeuplement, à la recherche des courants capables de nous restituer la nation insulaire.

Ce n'est qu'à partir du développement que les axes de pénétration vont se croiser, et c'est de Brasilia que part la féconde tangente, sur le chemin qui mène à Belém. Le pays tout entier reste plongé dans l'immensité qui n'a pas encore trouvé sa roue des vents. Il souffle, les cycles sont boulever-

sés, et ça recommence. Une migration surgit, au hasard, celle des sans-abri et des *bóias-frias*.

L’Immensité Atlantique au-delà des Indépendances Eclatées

Au tournant du siècle, où en sommes-nous, nous, les phéniciens-lusitains, dans notre Atlantique du premier vaisseau, celui du premier geste, dans ses ancrages les plus distants? Au point de fixer la latinité portugaise dans les ports des villas bleues, des étendards des 500.

Nous nous trouvons, à l’époque du développement, au tournant du millenium, face à des contextes d’indépendances où, par-dessus des origines latines similaires, les Guinées s’exposent à une cohabitation afin d’extraire encore, à l’assymétrie, une nouvelle coexistence pacifique.

Penchons-nous sur cet Angola ouvert aux “guerres de cent ans” par les récentes stratégies d’un jeu néo-colonial, défiant sa splendide authenticité fondatrice. Et sur les structures d’affirmation de la modernité par les Forces Armées, incapables de se démobiliser depuis l’indépendance.

D’autre part, *Mid Atlantic* est la nouvelle dénomination de ce Cap Vert, des surprises et des créations, soucieux de ne pas reproduire une université domestiquée, centre du trafic des gens et des richesses des têtes, dans la juste némesis de l’ancien accord; de ce Cap Vert de Massachussets et de New York, terre d’un nouvel enjeu transatlantique, le plus offert à une multi-exposition de la latinité vis-à-vis de la puissance globale.

D'autre part encore, bien que faisant maintenant partie du *Commonwealth*, c'est le Mozambique qui nous fournit la bonne réponse outre-Atlantique; il va de l'avant et maintient notre latinité brésilienne plus proche, comme échappatoire aux théâtres historiques que l'Atlantique a retenus sans possibilité d'écoulement. Voie fertile, laissée sur les marges des Indes, tout comme la nôtre, à apprendre l'immensité de la solitude de l'Ilha de Vera Cruz, qui n'a jamais encore été découverte pour toujours comme terre-océan.

En effet, la langue peut rendre compte de la force de cet enracinement, enfermer la continuité d'une pratique sociale dans laquelle le portugais prenait racine, y compris dans les *quilombos*, vis-à-vis de l'alternative de la Babel des multiples nations, du *banto* ou du *ioruba*, de la première fuite nébuleuse jusqu'à l'utopie. La triangulation Portugal-Brésil-Afrique recherche toute la portée des relations objectives, faites de flux et de reflux, vécues dans le renvoi autonome de chaque interaction.

Théâtre Historique et Alibis Identitaires

Le théâtre historique de notre nationalité est réfracté, il met du temps à reconnaître sa différence face aux premières hégémonies de représentations — vivant toutes de l'acceptation et du rejet de l'influx du royaume —, et efface instinctivement l'autre bras de la configuration atlantique. Dans ce discours traditionnel, l'attribut qui est délégué à la langue, dans la construction du soi-disant *miracle* de notre nationalité, tient dans les exemples classiques des syndro-

mes réductionnistes ou des métarécits qui font actuellement l'objet de toute la déconstruction post-moderne.

Le "portugais" n'a pas enrichi nos frontières historico-géographiques, pas moins qu'il n'autorise, dans l'outre-mer africain, la permanence d'une identité secrète — aux yeux des politiciens de la reconnaissance identitaire, ainsi qu'un Charles Taylor, ou, plus récemment, un Michel Wieworka. Et allons plus loin: le présupposé identitaire qui a classiquement permis, par exemple, le métadiscours du tropicalisme lusitain, empêche presque, de nos jours, la reconnaissance de l'énorme mosaïque de la différence et de l'insertion historique de la prémisse d'une affinité préférentielle de problématiques. Ou du soutien offert à la nation par le développement, à partir de la conservation de la langue — si différente d'un côté à l'autre de l'Atlantique —, en tant que dénominateur culturel ou pragma de la communication. Tout comme lors de la post-indépendance, la diversité radicale du projet identitaire de l'ancienne Afrique portugaise est confronté à un tableau de problématiques insolubles, aussi bien dans leurs priorités que dans les risques qu'elles recèlent. Nous comptons parmi elles la vigoureuse présence francophone de la Guinée-Bissau; la puissance de la spécialisation supérieure du Cap Vert aux États-Unis; le renforcement des liens établis entre le Mozambique et l'Afrique du Sud — ainsi que l'entrée du premier dans le *Commonwealth* —; la permanence de l'état de guerre en Angola, exaspérant parfois un certain tribalisme dans les fractions de la *guerrilla* pratiquement depuis l'indépendance, tourné contre le gouvernement central, et s'efforçant de maintenir sans relâche un État à la Castro.

Une considération géopolitique structurelle ne peut pas ne pas venir répondre à la providence qui a permis au Brésil orgueilleux de voir se dérouler le miracle de la nationalité. Elle bouleverse l'étude comparée traditionnellement faite entre la formation espagnole et la portugaise en Amérique Latine. Même lors d'un premier bilan, effectué à propos de la vingtaine de souverainetés qui ont émergé de l'autre côté de Tordesilhas, contre le même nombre de provinces qui se sont maintenues unies, depuis la Colonie jusqu'à l'Empire brésilien.

L'identité n'est cependant pas analogue à une civilisation de *settlers*, comme celle des *pilgrims* d'Amérique du Nord. La géopolitique, en tant que dessinatrice de la nation, provenait déjà des premières intentions de la configuration sud-atlantique de notre culture; et, dès le début, par transplantation, du Brésil vers cette Afrique bâtie dans le Royaume du Congo par Salvador de Sá, puis prise à l'Angola par André Vidal de Negreiros. Dans son appel lancé aux cours portugaises (nous pourrions même dire son intimation) afin que l'on établisse, et le plus vite possible, le lien entre Angola et Mozambique, elle devinait le canal tant convoité qui rendrait possible la prise de pouvoir sur le *hinterland* méridional du continent, et qui permettrait de s'élancer une fois pour toutes dans la tâche stratégique de la colonisation effectuée par la terre, "sans que le trafic, — comme on voudra —, n'oscille, ne relâche, ou ne lève le campement". Nous sommes toujours ici, poursuivait Negreiros, "pour l'exportation de nègres, non pour l'entrée sur le territoire". Les latitudes de Luanda et de Maputo étant les mêmes, la voie de pénétration coupait le plus évident des horizons, si le Portugal consentait à abandonner sa sidération éternelle vis-à-vis de la côte, en bouchant par le dedans la circumnavigation du Cap.

L'Atlantique Intérieur, Déambulation, Occupation

Géopolitique, également, celle qui, outre-Atlantique, soutient ce qui était demandé à la langue à l'époque du Brésil-orgueil: expliquer le tissu sans coutures de notre émergence historique. Le Brésil-unité, à vrai dire, celui de ce siècle unique, naît de cette architecture de déambulation fortunée sur le territoire de nos cycles économiques, au gré des produits-rois de l'exportation. Il est différent selon le cycle du sucre, de l'or, du café, tant le centre de notre richesse se déplaçait, pratiquement, lors de chacun d'entre eux.

Allant du Nord-Est de Bahia et de Pernambuco aux Minas Gerais aurifères, en passant par le café de Piratininga, puis s'ouvrant dans le Centre-Sud, avant l'avènement du premier parc industriel d'où surgirait le pays de la modernité. Le nomadisme de l'essor créateur fertilise le Brésil qui pénètre dans le XXème siècle. Il est cousu du dedans, par la permanence du cycle de l'élevage, qui pique incessamment les troupeaux vers les bords du Planalto Central, accueillant la chute de l'apogée du cycle exportateur du moment, fixant les pâturages, croissant vers l'intérieur, sur une terre de permanentes plantations, élémentaire et agglutinante pour la découverte de notre immensité.

C'est cette itinérance qui suivit les exodes des monocultures d'exportation, ou la débandade des mines aurifères, qui créa la base historique de notre intégration nationale. La langue vient la conclure, dans ce pays disséminé, où aucun ghetto de migration ne se maintient, tout comme l'immensité du territoire élimine les pointes des frottements, de la *mimesis* ou d'une incorporation culturelle compatible avec la nation-continent.

Au-delà du Portulan de la Langue

Ce n'est que maintenant, peut-être, que la langue — celle de notre reconnaissance collective — décèle le possible blocage, ou la rupture introduite par le tribalisme provenant des marginalités collectives nourries au sein de nos mégalo-poles, la disproportion du développement ainsi que ses contradictions internes.

Ces premiers impacts issus de la crise d'une reconnaissance collective datent d'aujourd'hui; une crise qui se déroule parallèlement aux exclusions sociales des périphéries, déchues dans des ghettos ou dans les fossés de l'anomie collective. Ou, à guise de sanction, de ces reconnaissances sauvages presque insulaires, dans lesquelles l'expression verbale est chiffrée, comme les tatouages du clan.

Cela est visible dans la marque quasi cabalistique de l'horizon réduit, au cri de la différence arbitraire, visant à réunir la *taba* cryptique contre la place ou la cité. C'est le temps de la langue, davantage totem de reconnaissance que de communication, des codes clos, ainsi que des modulations initiatiques, des interjections plutôt que des syntaxes; ou encore de ces articulations d'un *excès* presque physiognomonique de ce qui est symbole.

Parallèlement à ce que l'on nomme enseignement de la langue, les paramètres du contrôle, des corruptions ou des argots ne seraient plus présents. Il surgirait, littéralement, de nouveaux syntagmes, où seraient mises en cause les orientations d'un courant de communication. L'on pénétrerait dans le chiffré, sans plus viser à le traduire au sein d'un sens universel. Nous entrerions peut-être cependant dans le signal lumineux élémentaire où le trafic du sens se maintient dans

les limites de la survie de l'entendement — et de toute sa richesse, aussi bien initiale que finale. Que le tout soit transformé en célébration de la différence et de l'emblématique de la confrontation. Aussi bien l'esperanto est l'inverse de la langue, aussi bien la nouvelle marginalité structurelle peut conduire à une même prothèse de contact, ce qui est le contraire du discours dressant son expression sur une table rémissible-limite de sens et d'énoncé.

Nous n'avons fait qu'entamer ce répertoire, dans l'étude, par exemple, de ce que représente la force des dires du *rap* de Duque de Caxias, son jeu de sémiotiques croisées, sa communication vers le dehors, et sa fuite intérieure, dans l'anomique encore vue en tant que labyrinthe.

Applaties, ses limites comme langue-peau sont abandonnées, dans la configuration pleine que nous a légué l'océan inversé, la cohabitation-présentiment avec l'immensité assujettie, la démarcation ainsi que le dire. Cela même que nous a encore laissé le portugais, qui a déjà été bien trop l'otage de notre promesse, pour ne pas nous assurer le futur antérieur de notre espérance.